

L'Ecole d'Architecture du Port - Antenne de la Réunion de l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Montpellier – a initié un cycle de conférences pour l'année 2009/2010, avec alternance de conférences culturelles, approche architecturale, et de conférences plus techniques.

L'architecte urbaniste, Philippe Madec, a inauguré ce cycle avec une première conférence débat organisée avec le concours d'enviroBAT-Réunion et de la DDE, le mercredi 28 octobre 2009.

Conférence débat de Philippe MADEC architecte et urbaniste

*Ecole d'Architecture du Port
le mercredi 28 octobre à 18h*

CULTURE & DEVELOPPEMENT DURABLE

Le développement durable nécessite aujourd'hui de s'interroger de manière collective, de s'inscrire dans une véritable innovation. Le développement durable doit prendre en compte la dimension culturelle, remise ainsi à sa juste valeur en tant que 4^e pilier du développement durable, après le social, l'environnemental et l'économique. De plus, cette proposition de l'architecture dans le cadre du développement durable, doit à tout prix investir le cadre de la vie quotidienne. « C'est le plan sur lequel l'architecture se vit tous les jours ».

« J'ai volontairement mis en avant la question de la culture dans le titre de mon intervention parce qu'il me semble qu'il y a une dimension oubliée dans le développement durable et qui est justement cette dimension culturelle. Je voudrais poser d'emblée la question de l'innovation. Le développement durable, ce n'est pas juste passer une peinture verte sur des pratiques anciennes. Ce n'est pas seulement un amendement des pratiques antérieures. Le développement durable demande à s'interroger sur une innovation, un changement, une révolution des modes d'habiter ».

Un philosophe contemporain allemand Peter Sloterdijk, qui interroge la question de l'existence de l'homme et de l'environnement, écrivait en 1993 un petit ouvrage « Dans un même bateau » : « on commence peu à peu à comprendre que l'actuel way of life et le long terme sont deux choses qui s'excluent totalement l'une l'autre ». Pour le comprendre, je ne suis pas persuadé que dans les faits, dans la réalité des architectures et des villes telles qu'elles sont construites aujourd'hui, on trouve la trace de cette prise de conscience.

Même si certainement depuis trois ans dans le milieu du bâtiment, on sent cette prise de conscience collective qui revendique elle aussi, le fait que la culture apparaisse comme le 4^e pilier du développement durable.

(La France à Johannesburg – je pense que ça a été un des grands moments de la petite histoire du développement durable à la Française – par la bouche de Jacques Chirac, avait réclaté que la culture soit le 4^e pilier du développement durable au nom de la nécessité de protéger les diversités culturelles. Pour une fois cette année là, on avait considéré qu'il pouvait prétendre au Prix Nobel de la Paix. Il ne l'a pas eu. C'est une femme qui l'a eu, au nom de la défense de l'environnement, cette femme africaine qui replante son pays, Wangari Maathai (2004). Dans cette revendication, il y a d'emblée cette affirmation avec les trois piliers du développement durable que sont le pilier social, le pilier environnemental et le pilier économique, il manquait ce pilier culturel.

Il manque véritablement parce que aujourd'hui, une vingtaine d'années après que la notion de développement durable ait été répandue internationalement grâce au rapport de l'ONU (*rapport* de la Commission mondiale sur l'environnement et le développement), le rapport *Brundtland*, dont le titre est « Our common futur », on peut voir que dans la mise en place du développement durable, il y a une sorte d'hégémonie des réponses techniques, et même parfois des réponses technocratiques. Quelques solutions techniques réparties par-ci, par-là ne suffisent pas.

On le voit dans la plupart des éco-quartiers répandus en Europe, la fracture sociale est extrêmement présente, comme l'accès à la performance énergétique et à un confort simple. Il est parfois insoutenable que l'engagement dans une conception éco-responsable de la ville et de l'architecture nous amène finalement à fabriquer de la fracture sociale.

Il semble indispensable de revendiquer que la culture soit le liant manquant entre le social, le technique et l'environnemental. Et la culture elle-même apporte sa propre dimension. C'est dans ce liant- là qu'on réussira peut-être à produire le projet politique compliqué, difficile qui est celui du développement durable.

« Le rôle de la culture est indispensable, ce n'est pas juste une grande idée de plus qui nous satisferait. Depuis que ça a été revendiqué, qu'est ce qu'il s'est passé ? Rien. Si vous lisez la Loi du Grenelle 1, cherchez le mot culture, le mot culture est introuvable. Et comme dans la loi Grenelle il est beaucoup question de bâtiment, il y a bien le mot architecture. Et d'une certaine manière c'est une vérité qui est annoncée là, la situation de l'architecture est aujourd'hui un peu compliquée. Elle est presque introuvable cette question de l'architecture, prise entre la question urbaine colossale et la question de la technique qui devient

prioritaire.

Nous avons à faire une proposition de l'architecture dans le cadre du développement durable. Et pour la baser, il n'y a pas d'autre manière que de choisir d'investir le monde de la vie quotidienne. C'est le plan sur lequel l'architecture se vit tous les jours. C'est sur ce plan là que tous nous nous retrouvons. La vie quotidienne, ça n'est pas seulement les choses banales, et là c'est un philosophe italien qui le dit Giorgio Agambende, c'est à la fois culturellement dense et historiquement qualifié. C'est travailler forcément dans un lieu, dans une culture, dans l'épaisseur de la culture et dans l'épaisseur de la vie.

Et tout le travail que mon atelier mène, se place à ce niveau là, rechercher à se frotter constamment avec la vie quotidienne. D'où l'intérêt dans tout ce qui est participation citoyenne, la question de l'usage, ou va t-on chercher les raisons du projet, qu'est ce qui donne du sens aux projets -, et pour nous c'est très clairement dans la manière dont il va être vécu, perçu par ceux qui vont le vivre.

Un point important dans ma fabrication, c'est ma relation avec **Kenneth Frampton**. Demandez à vos étudiants de lire « **Histoire critique de l'architecture moderne - régionalisme critique, 2e édition Française** ». Le régionalisme critique, c'est la possibilité de trouver des outils qui sont quelque part entre la mondialisation qui nous envahit, et un retranchement dans le local qui parfois nous empêche de voir le monde tel qu'il est.

Le régionalisme critique se situe entre ces deux épaisseurs, finalement à partir de concepts qui m'ont aidé à franchir le pas vers ce qui s'appelle aujourd'hui le développement durable. Le régionalisme critique qui s'appuie sur un certain nombre d' idées simples mais qui raisonnaient autrement en nous, dans les années 80, au moment où Frampton l'a dit.

Ce qui permet de faire une architecture qui résiste à la fois au retour et à la perte des racines trop profondes, et à la mondialisation qui nous fait perdre du sol, c'est donc la culture et la relation de la culture à la nature, et donc la question du climat, c'est la dimension du social et c'est la question de la tectonique, une manière d'intégrer aussi cette relation, par la matière dans l'architecture. Les écrits de Frampton sont toujours utiles aujourd'hui pour ceux qui décident d'avoir une architecture qui se projette dans l'avenir mais qui se nourrit fortement des valeurs du lieu dans lequel il va agir. Il me semble que dans le cadre d'un développement durable, il n'y a pas de modèles, il n'y a pas une solution qui vaille. Et qu'il faut chaque fois rejouer tout ce que l'on sait, dans un lieu, là où il est, avec les gens qui vont y vivre.

PHOTOS

« Je vais illustrer ce propos en parlant à la fois d'architecture et d'urbanisme. Aujourd'hui l'enjeu du développement durable m'amène à travailler sur des dimensions territoriale qui dépassent les 10 à 20.000 km² ».

- (Photo - Premier travail après sa rencontre avec Frampton, un bâtiment conçu a la fin des années 80 au bord du périphérique à Paris, un hôtel industriel. Ce bâtiment fait apparaître cette dimension bioclimatique (protection solaire, ventilation traversante, intérieurs entièrement blancs).

- (Photo - Logements sociaux en 1992 – Paris 20e). Ce bâtiment reprend toute la thématique de l'immeuble Parisien (la fenêtre verticale, la persienne, la couverture en zinc sur l'attique). L'écriture est très différente car elle met en valeur l'usage. Le volet par extérieur c'est une revendication de changement dans cette relation intérieur/extérieur.

-(Photo - Plounin Les Morlais (29). - J'ai commencé à travailler dans des petits villages. Ce que Frampton m'avait aussi fait comprendre c'est qu'il n'y a pas de petits projets. J'ai travaillé pendant 15 ans, dans un village de 2.000 habitants. Cette attention à l'usage et à la justesse a été installée dans un vocabulaire, toute une manière d'écrire la ville. C'est l'essence du travail, permettre de produire une architecture contemporaine et une appropriation des lieux. Tout renvoie à quelle matière je mets en œuvre pour donner de la valeur à des lieux, par de petites revendications. On a travaillé sur l'échelle des choses et la continuité des matières. On a tout redessiné ».

- (Photo - Maison de l'Enfance à Ploudaniel Kounen). « La vie s'installe dans l'architecture ».

- (Photo – Château d'eau à Pacé). Il fonctionne sans pompe par la pression du réseau. Seule énergie utilisée, l'éclairage le soir.

- (Photo – Maison de l'environnement du Parc Ecologique à Izadia) « Jouer avec le vent ». Ecologie de la re-naturation. Le bâtiment retrouve une dimension naturelle, le bâtiment a trouvé sa raison d'être. Architecture linéaire portuaire, construit en bois. L'avantage : ce bâtiment a été demandé et appliqué par des gens qui ont une conscience environnementale. L'usage est la cible principale.

- (Photo – Musée archéologique avec fondations carolingiennes). Rajout de bois qui apporte une dimension historique et culturelle. Protection en bois de l'ensemble du projet. Construction d'un puits canadien pour le passage de l'air.

- (Photo -Pôle oeno-touristique à Saint-Christol, Lunel)). « Zéro énergie et low tech ». Décision de ne pas chauffer tous les espaces et stratégie de chauffage avec énergie grise.

Il n'y a pas de modèle.

Les lieux déterminent les questions qui sont à y apporter ». Exemple, le village éco-touristique de Tifnit (Maroc), un projet avec WWF.

Ce n'est pas non plus la même manière de travailler à Nouméa, le rapport au sol des mélanésiens est quelque chose de fabuleux.

Ce n'est pas la même chose que de faire un éco-quartier au Fort d'Aubervilliers (93). Ce n'est pas le même rapport au sol, les mêmes relations à la propriété, etc... Chaque fois on rejoue les conditions en fonction du contexte et du mode de vie des gens.

Quels sont les freins auxquels nous sommes confrontés pour avancer et faire des éco-quartiers ?

Il y a la question du foncier.

Pour répondre à des gens qui n'ont pas les moyens d'acquérir aujourd'hui du logement, que ce soit dans le réseau social ou privé, on a fait une proposition d'habitat sur le modèle coopératif ; ça devient de plus en plus une des pistes passionnantes pour réussir à construire et à maîtriser les coûts. Ce n'est pas un droit à la propriété mais un droit d'habiter.

Après, il y a la question réglementaire local et national.

Je me suis battu depuis plusieurs années contre la SHON. Dans le texte de la loi du Grenelle 2, il est dit que la SHON va disparaître car elle va à l'encontre de toutes les avancées que l'on peut avoir en terme d'éco-responsabilité, y compris du point de vue de l'esthétique.

Un des freins à l'architecture éco-responsable, c'est le coût.

Une architecture de qualité et qui nécessite une part de technologie, coûte plus chère. Aujourd'hui je cherche les moyens de construire pas cher, et très performant. Et la solution sur laquelle on travaille, en partenariat avec un industriel à Toulouse, c'est la construction modulaire en 3D acier qui permet aujourd'hui de faire des bâtiments passifs à un coût beaucoup plus bas.

« Un de mes thèmes favoris en urbanisme, c'est la ville de la pantoufle ».

Si on veut que les choses changent véritablement, il faut un autre moyen de gérer les territoires, aller vers un peu plus d'équité territoriale.

J'ai mis au point sur Montpellier cette idée de « la ville de la pantoufle » où tout est basé en terme, non pas de mètres, mais en terme de minutes. On essaie de voir la vie quotidienne basique et on se demande si le territoire dans lequel je suis, satisfait la vie quotidienne de ceux qui y habitent. Cela donne une structure de très grands îlots, qui sont des (bio) îlots/quartiers. Et ce qui reste, ce sont les axes de passage à travers. Ce qui fait le liant, c'est une présence forte du paysage, des fleuves verts. L'idée, c'est que la voiture n'entre pas à l'intérieur. Tout ce travail, la ville de Barcelone est en train de le faire sur le quartier Cerda. Trouver la bonne échelle pour le piéton et le cycle nécessite d'augmenter la porosité des tissus urbains. Changer l'échelle des territoires pour pouvoir sortir en pantoufle, il y a là un vrai projet politique. Cela demande, derrière, de penser à la vie quotidienne des gens.

Ce travail ne vaut pas que pour des extensions urbaines, ça vaut aussi pour des secteurs existants. Cet enjeu sur le territoire aujourd'hui trouve pour la première fois en France des expressions à la vraie bonne échelle pour prendre des décisions.

Là, on commence à travailler sur tout le territoire de la Durance qui commence à Briançon et qui finit en Avignon. La question sur ces 10.000 km², c'est comment les gens qui sont là peuvent vivre demain ? Quel type de transports, quels types d'activité, quel équilibre du territoire on va pouvoir apporter ? Le Conseil Régional PACA a lancé cette étude et nous sommes trois équipes qui commencerons à travailler sur cette dimension-là.

La conférence se poursuit par des échanges avec la salle.